

de leurs tableaux mobiles; parfois, une femme se lève, cédant aux instances, va s'asseoir au piano, et chante en s'accompagnant quelque air national russe ou quelque chanson tzigane, où la mélancolie du Nord se mêle à l'ardeur du Midi, avec un accent étrange, et qui ressemble à une cachucha dansée au clair de lune, sur la neige.

XI

UN BAL AU PALAIS D'HIVER

Nous allons vous raconter une fête à laquelle nous avons assisté sans y être, d'où notre personne était absente quoique notre œil y fût invité, — un bal à la cour! — Invisible, nous avons tout vu, et pourtant nous ne portons pas au doigt l'anneau de Gygès, ni sur la tête un chapeau de Kobold en feutre vert, ni aucun autre talisman.

Sur la place Alexandrine, recouverte de son tapis de neige, stationnaient de nombreuses voitures par un froid à figer cochers et chevaux parisiens, mais qui ne semblait pas assez rigoureux aux Russes pour allumer les brasiers sous les kiosques de tôle à toit chinois avoisinant le palais d'Hiver. Les arbres de l'Amirauté, diamantés de givre, avaient l'air de grandes plumes blanches plantées en

terre, et la colonne triomphale avait praliné son granit rose d'une couche de glace semblable à du sucre; la lune, qui se levait pure et claire, versait sa lumière morte sur ces blancheurs nocturnes, bleuissait les ombres et donnait une apparence fantasmatique aux silhouettes immobiles des équipages, dont les lanternes gelées, lucioles polaires, ponctuaient de points jaunâtres l'immense étendue. Au fond, le colossal palais d'Hiver flamboyait par toutes ses fenêtres, comme une montagne percée de trous et éclairée par une ignition intérieure.

Un silence parfait régnait sur la place; la rigueur de la température éloignait les curieux, que chez nous ne manquerait pas d'attrouper le spectacle d'une telle fête, même vue de loin et par dehors; et quand il y eût eu foule, les abords du palais sont si vastes qu'elle se fût disséminée et perdue dans cet énorme espace qu'une armée seule peut remplir.

Un traîneau traversa diagonalement la grande nappe blanche où s'allongeait l'ombre de la colonne Alexandrine et alla se perdre dans la rue sombre qui sépare le palais d'Hiver de l'Ermitage, et à laquelle son pont aérien prête quelque ressemblance avec le canal de la Paille à Venise.

Quelques minutes après, un œil, qu'il n'est pas besoin de supposer joint à un corps, voltigeait le long d'une corniche supportée par le portique d'une galerie du palais; des lignes de bougie implantées dans les moulures de l'entablement l'abritaient derrière une haie de feu et ne permettaient point d'apercevoir d'en bas sa faible étincelle. La lumière le cachait mieux que l'ombre n'eût pu le faire; il disparaissait dans l'éblouissement.

La galerie vue de là s'étendait longue et profonde avec ses colonnes polies, son parquet miroitant où glissait le reflet des ors et des bougies, ses tableaux remplissant les entre-colonnements et dont le raccourci empêchait de discerner le sujet. Déjà des uniformes étincelants s'y promenaient, d'amples robes de cour y traînaient leurs flots d'étoffes. Peu à peu la foule grossit et remplit comme un fleuve bigarré et scintillant le lit de la galerie, devenu trop étroit malgré ses larges dimensions.

Tous les regards de cette foule se tournaient vers la porte par où devait entrer l'empereur. Les battants s'ouvrirent: l'empereur, l'impératrice, les grands-ducs traversèrent la galerie entre deux haies d'invités subitement formées, adressant quelques paroles à des personnages de dis-

tion placés sur leur passage, avec une familiarité gracieuse et noble. Puis tout le groupe impérial disparut sous la porte faisant face à la première, suivi, à distance respectueuse, des grands dignitaires de l'État, du corps diplomatique, des généraux et des courtisans.

A peine le cortège pénétrait-il dans la salle de bal que l'œil y était installé, muni cette fois d'une bonne lorgnette. C'était comme une fournaise de lumière et de chaleur, un éclat embrasé à faire croire à un incendie. Des cordons de feu couraient sur les corniches ; dans l'entre-deux des croisées, des torchères à mille bras brûlaient comme des buissons ardents ; des centaines de lustres descendaient du plafond en constellations ignées au milieu d'une brume phosphorescente. Et toutes ces clartés, croisant leurs rayons, formaient la plus éblouissante illumination *a giorno* qui ait jamais fait tourner son soleil au-dessus d'une fête.

La première impression, surtout à cette hauteur, en se penchant sur ce gouffre de lumière, est comme une sorte de vertige ; d'abord, à travers les effluves, les rayonnements, les irradiations, les reflets, les bluettes des bougies, des glaces, des ors, des diamants, des pierreries, des étoffes, on

ne distingue rien. Une scintillation fourmillante vous empêche de saisir aucune forme ; puis bientôt la prunelle s'habitue à son éblouissement et chasse les papillons noirs qui voletaient devant elle comme lorsqu'on a regardé le soleil ; elle embrasse d'un bout à l'autre cette salle aux dimensions gigantesques, toute en marbre et en stuc blanc, dont les parois polies miroitent comme les jaspes et les porphyres dans les architectures babyloniennes des gravures de Martyns, reflétant vaguement les lueurs et les objets.

Le kaléïdoscope, avec son écroulement de parcelles colorées qui se recomposent sans cesse, formant de nouveaux dessins ; le chromatope, avec ses dilatations et ses contractions, où une toile devient fleur, puis change ses pétales pour des pointes de couronne, et finit par tourbillonner en soleil, passant du rubis à l'émeraude, de la topaze à l'améthyste autour d'un centre de diamant, peuvent seuls, grandis des millions de fois, donner une idée de ce parterre mouvant d'or, de pierres, de fleurs, renouvelant ses arabesques étincelantes par son agitation perpétuelle.

A l'entrée de la famille impériale cet éclat mobile se fixa, et l'on put démêler les physionomies et les personnes à travers la scintillation apaisée.

En Russie, les bals de la cour s'ouvrent par ce qu'on appelle une polonaise : ce n'est pas une danse, mais une sorte de défilé, de procession, de *marche aux flambeaux*, qui a beaucoup de caractère. Les assistants se séparent de manière à laisser libre au milieu de la salle de bal une sorte d'allée dont ils forment la haie. Quand tout le monde est en place, l'orchestre joue un air d'un rythme majestueux et lent, et la promenade commence ; elle est conduite par l'empereur donnant la main à une princesse ou à une dame qu'il veut honorer.

L'empereur Alexandre II portait ce soir-là un élégant costume militaire que faisait valoir sa taille haute, svelte, dégagée. C'était une sorte de veste ou jaquette blanche descendant jusqu'à mi-cuisse, à brandebourgs d'or, bordée en renard bleu de Sibérie au col, aux poignets et sur le pourtour, étoilée au flanc par les plaques des grands ordres. Un pantalon bleu de ciel, collant, moulait les jambes et se terminait à de minces bottines. Les cheveux de l'empereur sont coupés ras et dégagent son front uni, plein et bien formé. Ses traits, d'une régularité parfaite, semblent modelés pour l'or ou le bronze de la médaille ; le bleu des yeux prend une valeur particulière des tons bruns

de la figure, moins blanche que le front à cause des voyages et des exercices en plein air. Les contours de la bouche ont une netteté de coupe et d'arête tout à fait grecque et sculpturale ; l'expression de la physionomie est une fermeté majestueuse et douce qu'éclaire, par moment, un sourire plein de grâce.

A la suite de la famille impériale viennent les hauts officiers de l'armée et du palais, les grands dignitaires donnant chacun la main à une dame.

Ce ne sont qu'uniformes plastronnés d'or, épaulettes étoilées de diamants, brochettes de décorations, plaques d'émaux et de pierreries formant sur les poitrines des foyers de lumière. Quelques-uns, les plus élevés en faveur et en grade, ont au col un ordre plus amical encore qu'honorifique, s'il est possible : le portrait de l'empereur entouré de brillants ; mais ils sont rares, ceux-là, et on les compte.

Le cortège marche toujours et se recrute en route : un seigneur se détache de la haie et tend la main à une dame placée en face de lui, et le nouveau couple s'ajoute aux autres et prend rang dans le défilé, rythmant son pas, le ralentissant, l'accélégrant selon l'allure de la tête ; ce ne doit pas être une chose aisée que de marcher ainsi, se te-

nant par le bout du doigt, sous le feu de mille regards facilement ironiques : la moindre gaucherie de contenance, le plus léger embarras des pieds, la plus imperceptible faute de mesure se remarquent. Les habitudes militaires sauvent beaucoup d'hommes, mais quelle difficulté pour les femmes ! La plupart s'en tirent admirablement bien, et de plus d'une on peut dire : *Et vera incessu patuit dea !* Elles passent légères, sous leurs plumes, leurs fleurs, leurs diamants, baissant pudiquement les yeux ou les laissant errer avec un air de parfaite innocence, manœuvrant d'une inflexion de corps ou d'un petit coup de talon leurs flots de soie et de dentelles, se rafraichissant d'une palpitation d'éventail, aussi à l'aise que si elles se promenaient dans l'allée solitaire d'un parc : marcher d'une manière noble, gracieuse et simple, lorsqu'on vous regarde, plus d'une grande actrice ne l'a jamais su !

Ce qui fait l'originalité de la cour de Russie, c'est qu'au cortège se joignent de temps à autre un jeune prince circassien à taille de guêpe, à poitrine évasée, avec son élégant et fastueux costume oriental, un chef des Lesghiens de la garde, ou un officier mongol dont les soldats ont encore pour armes, l'arc, le carquois et le bouclier. Sous le

gant blanc de la civilisation se cachait, pour se tendre à la main d'une princesse ou d'une comtesse, la petite main asiatique habituée à manier l'étroit manche du kindjal entre ses doigts bruns et nerveux. Cela ne semblait étonnant à personne ; en effet, quoi de plus naturel qu'un prince mingrélien ou mahométan, marchant la polonaise avec une grande dame de Saint-Pétersbourg, grecque orthodoxe ! Ne sont-ils pas l'un et l'autre sujets de l'empereur de toutes les Russies ?

Les uniformes et les habits de gala des hommes sont si éclatants, si riches, si variés, si chargés d'or, de broderies et de décorations, que les femmes, avec leur élégance moderne et la grâce légère des modes actuelles, ont de la peine à lutter contre ce massif éclat ; ne pouvant être plus riches, elles sont plus belles ; leurs épaules et leurs poitrines nues valent tous les plastrons d'or. Pour soutenir cette splendeur, il leur faudrait, comme aux madones byzantines, des robes d'or et d'argent estampé, des pectoraux de pierreries, des nimbes radiés de diamants ; mais dansez donc avec une chasse d'orfèvrerie sur le corps !

N'allez pas croire à une simplicité par trop primitive cependant ! Ces simples robes sont en point d'Angleterre, et leurs deux ou trois tuniques su-

perposées valent plus qu'une dalmatique en brocart d'or ou d'argent ; ces bouquets sur cette jupe de tarlatane ou de gaze sont rattachés avec des nœuds de diamants ; ce ruban de velours a pour boucle ou pour ferret une pierre qu'on pourrait croire détachée de la couronne d'un tzar. Quoi de plus simple qu'une robe blanche, taffetas, tulle ou moire, avec quelques grappes de perles et la coiffure assortie : une résille ou deux ou trois rangs tournés dans les cheveux ! Mais les perles valent cent mille roubles, et jamais pêcheur n'en rapportera de plus rondes ni d'un orient plus pur des profondeurs de l'Océan ! D'ailleurs en étant simple on fait sa cour à l'impératrice, qui préfère l'élégance au faste ; mais soyez sûr que Mammon n'y perd rien. Seulement, au premier coup d'œil, dans un défilé rapide, on s'imaginerait que les femmes russes déploient moins de luxe que les hommes : c'est une erreur. Comme toutes les femmes, elles savent rendre la gaze plus chère que l'or.

Quand la polonaise a parcouru le salon et la galerie, le bal commence. Les danses n'ont rien de caractéristique : ce sont des quadrilles, des valse, des rédowas, comme à Paris, comme à Londres, comme à Madrid, comme à Vienne, comme partout dans le grand monde ; exceptons toutefois la

mazourka, qui se danse à Saint-Pétersbourg avec une perfection et une élégance inconnues ailleurs. Les originalités locales tendent partout à disparaître, et elles désertent d'abord les hautes régions de la société. Pour les retrouver, il faut s'éloigner des centres de civilisation et descendre jusqu'au fond du peuple !

Le coup d'œil, du reste, était charmant : les figures de la danse formaient des symétries au milieu de la foule splendide qui se rangeait pour lui faire place ; les tourbillons de la valse évasaient les robes comme les jupes des derviches tourneurs ; et, dans la rapidité de l'évolution, les nœuds de diamants, les lames d'argent et d'or s'allongeaient en lueurs serpentantes comme des éclairs ; les petites mains gantées, posées sur les épaulettes des valseurs, avaient l'air de camellias blancs dans des vases d'or massif.

Entre les groupes se faisaient remarquer, par son magnifique costume de magnat hongrois, le premier secrétaire de l'ambassade d'Autriche, et l'ambassadeur de Grèce portant le bonnet grec, la veste soutachée, la fustanelle et les knémides du pallikare.

Après une heure ou deux de contemplation à vol d'oiseau, l'œil se transporta sous les arceaux d'une

autre salle, par des couloirs mystérieux et déda-
liens où le bruit lointain de l'orchestre et de la
fête expirait en vagues murmures. Une obscurité
relative régnait dans cette salle d'une dimension
énorme : c'était là que devait avoir lieu le souper.
Bien des cathédrales sont moins vastes. Au fond,
à travers l'ombre, se dessinaient les lignes blan-
ches des tables; aux angles scintillaient vague-
ment de gigantesques blocs d'orfèvreries confuses
jetant une paillette brusque, renvoyant en éclair
un reflet venu on ne sait d'où : c'étaient les dres-
soirs. Une estrade de velours ébauchait ses mar-
ches aboutissant à une table en fer à cheval. Avec
une activité silencieuse allaient et venaient des
laquais en grande livrée, des majordomes, des of-
ficiers de bouche donnant la dernière main aux
apprêts. Quelques rares lumières serpentaient sur
ce fond sombre, comme des étincelles sur du pa-
pier brûlé.

Cependant d'innombrables bougies chargeaient
les candélabres et suivaient les cordons des frises
ou le contour des arcades. Elles jaillissaient blan-
ches de leurs torchères touffues, comme des pis-
tils du calice des fleurs, mais pas la moindre
étoile lumineuse ne tremblait à leurs pointes. On
eût dit des stalactites gelées, et l'on entendait déjà,

comme un bruit d'eaux débordées, le bruit sourd
de la foule qui approchait. — L'empereur parut
sur le seuil : ce fut comme un *fiat lux*. Une flamme
subtile courut d'une bougie à l'autre, aussi rapide
que l'éclair : tout s'alluma d'un seul coup, et des
torrents de jour remplirent subitement l'immense
salle embrasée comme par magie. Ce passage
brusque de la pénombre à la clarté la plus éclat-
tante est vraiment féérique. Dans notre siècle de
prose, il faut que tout prodige s'explique : des fils
de fulmi-coton relient l'une à l'autre toutes les mè-
ches des bougies enduites d'une essence inflamma-
ble, et le feu, mis en sept ou huit endroits, se
propage instantanément. On emploie ce moyen
pour allumer les grands lustres de Saint-Isaac, qui
laissent pendre comme un fil d'araignée, au-des-
sus de la tête des fidèles, un fil de coton-poudre.
Avec une rampe de gaz baissée et haussée, on
pourrait produire un effet analogue; mais le gaz,
que nous sachions, n'est point employé au palais
d'Hiver. On n'y brûle que de la bougie en vraie
cire. Ce n'est plus qu'en Russie que les abeilles
contribuent au luminaire.

L'impératrice prit place, avec quelques person-
nages de haute distinction, sur l'estrade où était
placée la table en fer à cheval. Derrière son fau-

teuil doré s'épanouissait, comme un gigantesque feu d'artifice végétal, une immense gerbe de camélias blancs et roses palissés contre le mur de marbre. Douze nègres de grande taille, choisis parmi les plus beaux spécimens de races africaines, vêtus à la mameluk, turban blanc roulé en torsade, veste verte à coins d'or, ample pantalon rouge serré par une ceinture de cachemire, le tout soutaché et brodé sur toutes les coutures, descendaient et montaient les marches de l'estrade, remettant les assiettes aux laquais ou les leur prenant des mains avec ces mouvements pleins de grâce et de dignité, même dans un emploi servile, particuliers aux Orientaux. Ces Orientaux ayant oublié Désdemona faisaient majestueusement leur devoir et donnaient à la fête tout européenne un cachet asiatique du meilleur goût.

Sans désignation de place, les invités s'étaient assis à leur convenance aux tables disposées pour eux. Des riches surtout, argentés et dorés, représentant des groupes de figures ou de fleurs, des mythologies ou des fantaisies ornementales, en garnissaient le milieu; des candélabres alternaient avec les pyramides de fruits et les pièces montées. Contemplée de haut, l'étonnante symétrie des cristaux, des porcelaines, des argenteries et des

bouquets, se comprenait mieux encore que d'en bas. Un double cordon de poitrines de femmes, scintillantes de diamants, serties de dentelles, régnait le long des nappes, trahissant leurs beautés pour l'œil invisible, dont le regard pouvait aussi se promener sur les raies qui séparaient les cheveux bruns ou blonds, parmi les fleurs, les feuillages, les plumes et les pierreries.

L'empereur parcourait les tables, adressant quelques mots à ceux qu'il veut bien distinguer, s'asseyant quelquefois et trempant ses lèvres dans un verre de vin de Champagne, puis s'éloignant pour faire la même chose plus loin. Ces stations de quelques minutes sont considérées comme une grande faveur.

Après le souper, les danses reprirent; mais la nuit s'avancait. Il était temps de partir; la fête ne pouvait plus que se répéter, et pour un témoin seulement oculaire elle n'offrait plus le même intérêt. Le traîneau, qui avait traversé la place pour s'arrêter à une petite porte, dans la ruelle séparant le palais d'Hiver de l'Ermitage, reparut, se dirigeant du côté de l'église de Saint-Isaac et emportant une pelisse et un bonnet de fourrure qui ne laissait pas voir de visage. Comme si le ciel eût voulu rivaliser avec les splendeurs de la terre, une

aurore boréale tirait dans la nuit son feu d'artifice polaire, aux fusées d'argent, d'or, de pourpre et de nacre, éteignant les étoiles par ses irradiations phosphorescentes.

XII

LES THÉÂTRES

Les théâtres à Saint-Petersbourg ont une apparence monumentale et classique. Ils rappellent en général par leur architecture l'Odéon de Paris ou le théâtre de Bordeaux. Isolés au milieu de vastes places, ils offrent une grande facilité d'accès et de dégagements. Pour notre part, nous préférierions un style plus original, et il nous semble qu'il était possible de le créer avec les formes propres au pays, dont on eût tiré des effets neufs. Mais ce reproche n'est pas spécial à la Russie. L'admiration malentendue de l'antiquité peuple toutes les capitales de Parthéons et de Maisons Carrées copiés plus ou moins exactement, à grand renfort de moellons, de briques ou de plâtre. Seulement, nulle part ces pauvres